

Nous ne nous sommes sentis « *chez nous* », pendant longtemps, que dans la grande maison de la famille Fontaine. Les tours crénelées de leur demeure victorienne s'élevaient entre une vitrine sale, où gisait depuis longtemps un amoncellement de calculatrices usagées, et le hublot en trompe-l'œil d'une crêperie. De grosses lettres dorées, sur velours noir, vissées au-dessus d'une porte de chêne verni, annonçaient modestement : le Palais des nains !

Leur logis était ouvert aux passants curieux. La famille Fontaine (c'était leur nom véritable, il y avait des nains canadiens-français ! bien que l'on se demandât parfois s'ils n'étaient pas américains, avec ce talent fabuleux qu'ils déployaient pour le spectacle), le père nain, la mère naine et les enfants menus acceptaient comme allant de soi que l'hérédité leur avait joué un vilain tour. Ils gagnaient leur vie, impassibles, avec ce défaut de structure. Ils assumaient leur programme génétique.

La première fois que Marie Lalonde et Alain-Auguste nous amenèrent au Palais des nains, nous

fûmes saisis d'un sentiment de viol : qu'avaient à faire là tous ces géants étrangers qui, pour vingt sous, bousculaient les minuscules meubles fabriqués sur mesure ? Les tableaux étaient accrochés à hauteur de hanche, les plafonds trop hauts écrasaient nos guides, et le pas lourd de nos parents évoquait celui des ogres de la forêt.

« C'est intéressant, non ? » disait maman qui pointait sa frimousse rousse dans tous les racoins. Bébée dormait dans le hamac du camion stationné tout à côté. Nous nous laissâmes traîner du salon lilliputien à la salle à manger minimale, puis la visite se poursuivit du côté des chambres où jouaient les enfants Fontaine qui nous regardèrent avec sympathie. Nous étions, sans aucun doute, plus monstrueux qu'eux. Nous n'avions pas encore appris à nous servir avec noblesse de nos deux têtes que nous trouvions très lourdes à porter, à mesure qu'avavançait la journée.

M<sup>me</sup> Fontaine nous invita à revenir. Nous prîmes goût à ce lieu, nous aimions jouer avec des adultes qui ressemblaient à des enfants, sans en être. Les Fontaine élevaient des couleuvres dans des cages en verre. C'était notre cadeau favori. Nous leur en apportions à la moindre occasion, des brunes et jaunes, avec une bonne tête plate et une infatigable langue fourchue. « A.A. » attrapait les plus grosses dans les jardins du frère Marie Victorin.

Quand nos parents voulaient aller au cinéma, ou rester seuls pour ce que l'on sait, ils nous déposaient au Palais où les visiteurs se pressaient pour nous voir. Cela ne pouvait nuire au commerce. Les Fontaine ne

deviendraient jamais millionnaires à vendre des billets ou donner des spectacles de lutte sous des noms d'emprunt ! Et puis avec Bébée, c'était trois bouches de plus à table. Ils avaient donc fabriqué une affiche de bois qu'ils accrochaient à la grande :

« En visite aujourd'hui : les Têtes à Papineau. » Nous obtenions un certain succès. M. Fontaine nous expliquait que dans la vie tout est question de style. Nos deux têtes nous mèneraient aussi loin que nous voulions aller, disait-il. Un manchot n'est pas un bidextre. On se bat avec ce que l'on a. L'avenir des difformes était pour lui une question de fond. Mais à quatre ans nous ne saisissions pas toutes les nuances de son discours. Nous nous sentions en confiance parmi « les nôtres ».

Ah ! Dévaler un trottoir sur un tricycle, une tête au-dessus de chaque poignée, le front baissé, et gagner les vingt-quatre heures du Plateau ! François imitait à merveille le bruit des pétarades, Charles celui des sirènes. Nous étions célèbres dans les ruelles, mais la plupart des mères nous tenaient à distance. Comme si nous allions contaminer leurs rejetons. Il suffisait que l'on s'approche d'un carré de sable pour que les mémés, comme des moineaux, s'envolent. Nous étions, avec les trois nains, la terreur des amoureux dans les buissons.

Nous avons continué de croître. L'année suivante, nous dépassâmes déjà les petits Fontaine de nos deux têtes. « L'enfance des monstres n'est jamais une sinécure », écrivit le Dr Bonvouloir dans *la Vie double*; « et ils en sont toujours profondément marqués.



Meurtris. Car non seulement doivent-ils s'ajuster à un environnement où ils ne se retrouvent pas du tout, mais encore leurs parents et leurs amis font des efforts, qui ne leur échappent pas, pour s'adapter à leurs malformations. Ils savent qu'ils ne sont pas de ce monde. »

Et puis tout ça était, pour ainsi dire, inévitable! Quelques centaines de familles françaises à l'origine, on couche ensemble cousins cousines pendant les longs hivers québécois et voilà six millions de descendants quelques siècles plus tard. Descendants.

« C'est qu'on s'aimait par chez nous. On se lâchait pas. On se tétait les oreilles en famille », dit Charles que toute évocation ancestrale fait frémir.

« C'est tout de même ainsi », répondit François, « que nous avons conservé nos traditions, notre langue, notre foi, nos chansons et nos chromosomes. Chrysostome! »

C'est ainsi que le Dr Bonvouloir a dénombré dans nos familles plus de deux cents maladies de dégénérescence. Comme chez les Juifs orthodoxes. Il n'y a pas que la lulette qui colle. Les squelettes se soudent, les reins ne reignent plus, les peaux des cuisses deviennent diaphanes. Du côté de la Rivière-du-Loup, chez les descendants des Trois-Pistoles, on hérite parfois de paupières si lourdes qu'elles se ferment de manière inattendue au beau milieu d'un regard, sans prévenir. Ces gens naissent avec des membranes qui n'ont pas le tonus musculaire nécessaire pour se tenir comme des paupières.

C'est ce que M. Fontaine appelait « les richesses

naturelles infinies de la province québécoise ». Il citait notre tante des Trois-Pistoles, Margot Leblond dite Pasdfesses qui a mis au point, avec le plombier du village, des lunettes à béquille. Ce sont des verres optiques retenus par quatre pointes qui pincent la membrane pour que la paupière ne vienne pas recouvrir inopinément le globe de l'œil. Une pointe de génie!

« Grâce aux lunettes à béquille tous ces descendants de marins aux yeux ensablés peuvent maintenant contempler à volonté la mer infinie. »

Ou la télévision.

Il n'y a pas que les luettes, les paupières, les squelettes. Nous sommes assez riches pour occuper des milliers de congrès médicaux. Et tout cela est disponible, déjà, sur ordinateur. C'est maman qui, pour le Dr Bonvouloir et l'Institut canadien de recherches en génétique, a conçu le projet. En épuisant les registres des paroisses, depuis 1625, toutes les lignées sont inscrites, les naissances, les mariages, et les causes de décès. Sur disque magnétique. Les agences matrimoniales peuvent désormais vous offrir des rencontres plus ou moins cardiaques, cancérigènes, ou stériles. C'est au programme.

A la seule Malbaie, au pied des pentes gazonnées où dorment l'été venu les millionnaires, le Québec entretient un plein hôpital de mongoliens aux yeux bridés! Une promesse d'élection, l'hôpital. Chacun des patients est affublé d'un chromosome de trop. Nous sommes riches!

« C'est trop drôle », dit Charles, « un plein bateau



d'êtres humains ratés, visa le noir, tua le blanc, des centaines de Canadiens français qu'il faudrait recommencer ! Présentez-nous votre mère ! Nous vous présenterons la nôtre ! » La nôtre.

Maman a toujours assumé, aux yeux des étrangers, la responsabilité de notre état. Nous nous serions découragés cent fois si elle n'avait été aussi exigeante dès les premiers mois. Elle nous a tout appris de la lutte pour la survie, cependant que « A.A. » chantait au volant, une main distraite posée sur le klaxon. Marie Lalonde n'a jamais ménagé ses peines. Elle s'était réjouie au début d'habiter un *home* sur quatre roues. Mais vint l'hiver. Le sel et le vent. Elle en avait jusque-là du camping. D'ailleurs, si elle n'aspirait pas à aspirer des tapis, elle rêvait de mettre au moins pied sur la terre ferme. Le roulis lui retournait l'estomac.

C'est alors que les Fontaine convainquirent « A.A. » de troquer son camion contre quelque chose de plus stable. Avec un ami, photographe au journal, « A.A. », pour se faire du capital, conçut un calendrier en quadrichromie. Douze photographies des *Têtes* pour autant de mois. En juillet cornet de crème glacée, léché par deux langues voraces. Et le reste. Notre album de famille, chef-d'œuvre des cuisines, fut vendu aux Épiciers associés pour l'année mille neuf cent soixante. Et c'est ainsi qu'un jour papa coupa les gaz devant une petite maison verte aux volets roses, en bordure du Majestueux. M. Fontaine connaissait les lieux. Il était manager des spectacles sur la place du village. Tombolas, lutte et cirques.

Ces étés-là nous n'avions pas de repos jusqu'à

l'arrivée du *Racine Greater Show* qui plantait ses tentes devant l'église du village, près de la route du nord. Les manèges s'illuminaient dès le premier jour, en fin d'après-midi, à l'heure des éphémères. La foire, au début, attirait garçonnets et fillettes, puis les amoureux et, après le chapelet, les parents endimanchés. Cela nous accordait une semaine entière pour renouer connaissance avec la femme caoutchouc dont les os gélatineux permettaient des acrobaties impressionnantes ; elle pouvait se glisser dans les tresses d'une chaise d'osier, s'enfermer dans un bocal de confiture, se cacher sous notre chemise. Elle acceptait avec joie que l'on joue à la balle avec tout son corps replié en boule docile. Nous philosophions le matin venu avec l'homme serpent affublé d'une maladie de peau horrible (c'était un intellectuel dont le corps entier se recouvrait d'écailles dès qu'il sentait venir l'angoisse).

Nous cherchions avidement notre place parmi les monstres. Ceux du *Racine Greater Show* étaient gentils avec nous, M. Fontaine nous avait introduits, nous étions en quelque sorte un parent éloigné, une manière de cousin(s), la grand-mère obèse nous couchait sur son sein. Elle pesait deux cent dix kilos ; on la roulait, ses jambes ne pouvaient la porter. A elle seule elle dévorait une poche de patates par jour, pour se tenir en forme. Nous l'aidions à les éplucher. Elle chantait en travaillant. Quelle voix ! La tête à Charles, la tête à François, en duo avec mémère Tonneau !

M. Racine nous permettait de contempler plus souvent qu'à notre tour, dans l'arrière-boutique de la



roulotte bleue, sur les genoux de l'homme tatoué, les boccas d'avortons noyés dans le formol, nom usuel de l'aldéhyde formique, mais que le temps avait rendu visqueux et coloré de diverses façons. Chacun contenait un être humain à l'état embryonnaire, an-bri-yonère, avec des protubérances étranges, des siamois par exemple, reliés par les omoplates, morts d'une intervention chirurgicale prématurée. Petits frères! Petites sœurs! Ils étaient laids! Horribles! Ils nous donnaient la chair de poule! Cette mousse verdâtre sur les os! Nous nous imaginions facilement dans un pot, recroquevillés sur nous-mêmes, ratatinés, nos deux têtes aux yeux fermés pour toujours.

Pour oublier nous allions ensuite jouer dans le parc avec l'enfant gorille, un petit Himalayen poilu qui savait rire et faire des acrobaties lunaires.

Une famille d'albinos, originaire de la Beauce, proposa, à l'occasion de l'une des visites du *Racine Greater Show*, de nous adopter, la tête à Charles, la tête à François. Nos parents refusèrent poliment. Ils avaient pour nous de l'ambition. On nous voulait pour d'autres cirques.

Nous ne sommes jamais partis avec le *Racine Greater Show*. Charles le regrette encore.

— Qu'est-ce que cela aurait changé? demande François.

— Nous serions devenus des nomades, nous aurions parcouru l'Amérique sans frontières, l'hiver au Mexique, le printemps en Louisiane, l'été au Québec et l'automne en Floride. On nous aurait pris

pour ce que nous étions, des monstres sans attaches. Nous aurions habité une maison mobile à laquelle nous n'aurions jamais enlevé les roues!

Mais il était écrit que nous ferions notre chemin chez les unicéphales.

« Les têtes! Les têtes! » criaient les enfants en mimant la peur. Puis ils s'habituèrent à notre présence et nous acceptaient dans leurs jeux.

Jamais une équipe de baseball n'avait eu de lanceur étoile aussi imprévisible. Charles se spécialisait dans les effets rotatifs. François offrait des balles plongeantes à faire damner un franciscain. Jamais le batteur ne savait d'où lui viendrait le lancer. Personne ne nous contraignait sur les buts : nous avions « des yeux tout autour de la tête ». Nous valions deux joueurs. « Mais vous n'avez qu'un seul cœur », nous reprochait l'aumônier qui arbitrait les parties. On ne peut pas tout avoir. Avoir.

Il n'y a jamais eu beaucoup d'intolérance à notre égard. A peine des complications. Des discussions. Les Canadiens-français étaient doux. Or nous posions de sérieux problèmes à tout le monde. A la caissière du cinéma de la paroisse par exemple. Elle tenait absolument à nous faire payer deux tickets. Charles se mettait chaque fois en colère.

— Ce que vous nous vendez c'est une place assise dans votre sous-sol d'église, non?

— Oui, mais vous êtes deux.

— On ne peut pas s'asseoir sur deux chaises!

— Vous êtes deux spectateurs.



— Je vous promets qu'un seul regardera. L'autre fermera les yeux.

— Bon. Dans ce cas. » Un peuple doux.

A la campagne nous étions à l'abri des curieux. Maman reconstruisait notre univers, au rythme des confitures, de fraises, de framboises, de pêches au sirop, d'oranges en marmelade.

Il y avait toujours, au fond de la salle à dîner, une table placée en retrait, fragile sur ses pattes comme une girafe naissante, sur laquelle deux mille cinq cents morceaux découpés comme autant de protozoaires attendaient qu'on les réunisse par leurs appendices. Chaque membre de la famille, à tour de rôle, venait trier un peu d'azur, situer quelques nuages, construire un bout de rivière. Le casse-tête prenait des formes bizarres.

Après quelques semaines un morceau double à l'arête droite permettait enfin de réconcilier le ciel et la terre.

Et voilà que l'image offrait à nos regards émerveillés la reproduction fidèle, magnifiée, agrandie, du paysage illustré ! Certaines fois, glissant le puzzle entre deux vitres, nous l'accrochions au mur du salon. N'était-ce pas la preuve que nous avions refait le monde ? Mais aussi qu'il pouvait se défaire, à tout instant, en deux mille cinq cents morceaux ?

C'est papa qui achetait lui-même les casse-tête, notre jeu favori. A cette époque la plupart des paysages des Jig-Saw Puzzle se divisaient en trois catégories : montagnes suisses dont quelques pics enneigés se perdaient parmi les cumulus accumulés ;

berges de rivières anglaises herbues où paissaient gras de paisibles troupeaux ; ou encore scènes désertiques et rouges aux confins des prairies américaines. Ce sont ces dernières images qu'affectionnait particulièrement « A.A. ».

Quand il s'agissait de paysages américains papa ne s'approchait jamais de la table chambranlante sans s'être ceint les reins de ses revolvers nacrés. Il portait aussi, écrasé sur l'occiput, un chapeau de cow-boy en feutre mou. Debout, les jambes légèrement écartées, « A.A. » déplaçait les morceaux du puzzle du bout du canon de l'un de ses Colt. Pour réussir à repérer la bonne pièce du casse-tête il fouillait l'horizon de ses yeux bleus, il écoutait le vent, il entendait certainement hennir au loin des chevaux sauvages.

Pendant qu'il attaquait le jeu, sa mère, mémée Papinette, se berçait près de la grande fenêtre en marmonnant des noms d'amis morts au champ d'honneur de la vieillesse. Elle se fichait éperdument des progrès du puzzle : elle se sentait trop vieille pour jouer à recoller une image que des imbéciles quelque part avaient découpée en deux mille cinq cents morceaux. Absurde. De toute manière elle ne désirait plus qu'une seule chose : mourir. Mais elle craignait qu'on lui ait déjà volé sa mort. Les médecins ne lui avaient-ils pas introduit un stimulateur cardiaque dans la poitrine, pour « régulariser » les battements de son cœur ? Elle savait que l'électricité était une énergie moderne, elle l'avait vue arriver dans son village, d'un poteau à l'autre, pour ne plus jamais repartir.

A tous les visiteurs qui s'informaient de sa santé elle



répondait inexorablement : « Dites-leur que je suis trop vieille ! Écrivez à votre député pour moi, je vous en prie ! Je sais qu'ils dépensent des milliards pour creuser des rivières et construire des barrages. Ils ne veulent pas que je manque d'électricité (elle pointait l'index vers le stimulateur)... mais ils n'ont aucun besoin de continuer ces travaux gigantesques. Pas pour une petite femme comme moi ! »

« A.A. » appelait affectueusement sa mère Britty. Elle était née dans le Colorado aux USA de parents canadiens-français qui n'avaient pu s'adapter. Revenus au pays quand elle avait six ans, ils s'étaient remis à cultiver leurs arpents enneigés sans mot dire.

Parfois, quand « A.A. » avait rapidement réussi à assembler cinq ou six morceaux de puzzle particulièrement difficiles, il dégainait et de joie tirait un coup dans le plafond. Chaque fois grand-mère sursautait comme si, perdue dans son cauchemar hydro-électrique, elle avait cru entendre des pans de rocher sauter à la dynamite. Britty souffrait d'insomnies. Elle prenait les nouvelles des chantiers du Grand Nord à cœur. Les morts et les degrés sous zéro. Le progrès des travaux. Les grèves sauvages, les lock-out imprévus. C'était devenu, entre l'eau et la lumière, quelque chose de personnel. Personnel.

Britty nous aimait d'un amour tendre. Mais elle ne venait passer que quelques semaines l'été avec nous. Le reste de ses jours elle retournait chez une cousine au Colorado où elle fréquentait les eaux thermales. La première fois elle avait hésité à mettre l'orteil dans la source, de peur de s'électrocuter. Elle était si vieille

que sa tête n'était pas plus grosse que l'une des nôtres. Maman a fait de nous une photo très drôle le dernier été où l'électricité a gardé Britty en marche. On y voit trois pommes ratatinées par-dessus la clôture de cèdre. Ratatinées entre des fleurs soleils. Elle était si vieille ! Elle avait vu, un jour à Chicago, le général Tom Thums du musée itinérant de M. Barnum ! Debout sur une chaise, le général ressemblait, disait-elle, à une poupée. Il pesait huit kilos, mesurait vingt-huit pouces. Né en 1832, le général était devenu le cas de nanisme le plus célèbre du monde.

Charles et François passaient des heures à contempler cette petite femme rabougrie qui leur paraissait si étrange ! « A.A. » affirmait à tout venant que, du jour où elle avait fait l'amour avec le général Tom Thums, Britty s'était mise à rapetisser.

— Mais comment aurais-je pu, « A.A. » ? J'étais trop jeune, tu le sais bien, répondait-elle.

— Nana ! Tu fonctionnais déjà à l'électricité, c'est bien connu !

Britty riait aux éclats, entre ses gencives molles. Elle oubliait ses fausses dents partout dans la maison. Maman y mettait une fleur quand elle les trouvait quelque part. Bébée parfois cachait le dentier dans la gueule vide de sa poupée en guenille.

« Je suis comme votre puzzle ! » lançait Britty, « il me manque des morceaux ! »

Quand elle est morte, et qu'ils eurent mis en terre toutes ses pièces, le notaire nous apprit que « A.A. » héritait d'un bout de désert au Colorado. Il n'a jamais voulu y aller voir ou le vendre aux huileux qui l'ont

## LES TÊTES A PAPINEAU

vingt fois sollicité. « A.A. » est têtue et ne veut rien savoir. Mais les chevaliers d'industrie s'en fichent, semble-t-il, ils ont trouvé une façon de pomper la mélasse depuis les terrains avoisinants, par en dessous. Maman croit qu'un jour le désert va implorer.

\*

Quand nous sommes retournés sur les lieux de notre enfance le long des rives du fleuve, tout nous est apparu plus triste, plus délabré, plus misérable que le souvenir que nous en avons. Même les nains peuvent rapetisser.